



Les acteurs qui font *Les Barons*: Nader Boussandji, Mourad Zegguendi, Monir At Hamou, Julien Courbey - excellents.

Les Barons vous disent salam aleikoum

Virée dans les quartiers rebelus de Bruxelles.

Le film qui va vous faire adorer porter un training et des Air Max. Phénoménal.

A l'heure où l'on repense de la mauvaise réputation de certains quartiers bruxellois, "zones de non-droit", voir pages 6 à 12, Nabil Ben Yadir livre un film courant d'air qui est loin d'être le Scarface de Schaerbeek. Clairement autobiographique, *Les Barons* fait l'apologie ni du bilinguisme, ni de la violence, ni des tournantes, ni du coup de poing américain, mais montre "simplement" des types fatigués d'être nés. Et à qui il ne faut pas trop en demander. Le film tire le portrait à une bande de Marocains au chômage dont le but est d'avancer le moins possible dans la vie afin de ne pas gaspiller le crédit de pas qui leur a été accordé à la naissance. Convaincus que chacun a un nombre limité de pas à franchir sur cette terre, Moumr, Aziz et Hassan économisent. A vrai dire, ils y vont plus que mollo.

Aristocrates de la glandouille, pinces du parking au Lidl et experts en frime bon marché, les Barons ne touchent pas une. Ils sont loin du surmenagé et encore plus loin d'enviesager le burn-out. En outre, grands frères et modèles d'identification du cool (ils conduisent une BMW qu'ils ont achetée à huit, trop la classe!), les Barons font rêver à trois blocs à la ronde. Frank, notamment, petit belge dont le désir le plus cher est, sans doute, d'être récompensé en beur chèque pour avoir pu voir enfin prononcer "inch Allah" avec le bon accent. Héros de personne mais vedettes de leur quartier, ils incarnent cette culture des garçons qui passent leur vie dans la rue, adossés à réchauffer de leur sweat Adidas la pierre des rebords de fenêtres. Leur Q3? Le père de Lucien, un Flamand raciste juste ce qu'il faut ("C'est pas avec des mecs comme ça qu'on

recruter le Congo"), épicerie du coin dont ils ont définitivement bouillie l'étalage fruits et légumes à force de s'y vautrer.

Quelque part entre Dikkenek chez les Arabes et *Plus belle la vie* à Molenbeek, le film de Nabil Ben Yadir, à se tordre tant il est bien écrit - pourrait suivre l'exemple de ses personnages et ne faire qu'un minimum. Et pourtant... *Les Barons* ne se contentent pas d'aligner les bonnes répliques (et il y en a des palettes) ou de faire dans l'accumulation de sketches mis bout à bout. A la manière de Yassir Berrini, l'homme qui a commis *Allah superstar*, ou de Jamel Debbouze, idole déclarée, Nabil Ben Yadir produit de la vaine décollante facture, de

celle qui donne son sens à l'humour lorsque l'humour devient l'outil sociologique le plus évident à utiliser face à la victimisation.

Personne ne se plaint de sa situation dans *Les Barons*. Personne et certainement pas le trio de glandeurs décomplexés qui, à côté du chômage, se fait du bon jus grâce à des combines de malandins: trafic à l'examen du permis, trafic de faux papiers, trafic de faux papiers... Personne ne se plaint vraiment sauf peut-être Kader, le père de Hassan, vaguement chagriné

Ils incarnent cette culture des garçons qui passent leur vie dans la rue.

Tourné dans une forêt de paraboles - Anderlecht, Saint-Gilles, Molenbeek, Schaerbeek - le film ne fait pas que rire ou se foutre de la gueule du monde. Il montre également combien l'espace vital de ces garçons de la rue est étriqué, empêtrés qu'ils sont dans les contradictions qui sont celles de tout jeune musulman coincé entre le respect de la tradition ("*Mon fils, il ne sait même pas tuer un mouzon*") et la tentation de la modernité. Quasi programme des l'enfance, une vie d'enfermeur que l'on suit par habitude et qui devient, à la longue, une vie de cul-de-sac dont plus personne ne se plaint.

→ Dans un quotidien où rien ne se passe et où aucune fête ne dépasse du rang, ceux qui s'en sortent sont alors exhibés en miraculés sociaux. C'est le cas de Malika, la sœur de Mourir, journaliste à la RTBF dont le personnage est un hommage à peine voilé à Hadja Lahbib. "On peut comprendre plein de choses pour elle. Elle a servi de dédicé pour beaucoup d'autres", explique le réalisateur. Encore que - et le film le montre aussi - une fille qui réussit est peut-être une fille dont il faut se méfier, puisqu'elle ne demande plus aucune autorisation pour faire quoi que ce soit à son frère, ce qui est le cas de Malika.

Avec sa manière gendolante de tourner autour des stéréotypes, *Les Barons* aborde des questions délicates, notamment celle des rapports entre filles et garçons. La crainte des premières de se faire prendre la main dans le sac de leur virginité envolée. La terreur des seconds à douter de leur virilité si jamais ils expriment la sincérité de leurs sentiments. Le tout dans un contexte où le poids de la famille dicte quasiment tout de la partition à exécuter et où le regard des autres pousse à faire du surplace. La loi culturelle exige alors que l'on se marie entre soi et que l'on conduise un bus...

Et lorsqu'on essaie d'échapper à cette vie dictée d'en haut, on râle de quoi? De célébrité. C'est là que l'on va chercher les références pour une existence meilleure, dans le business du football (effet Zidane) ou celui du rap (effet NTM), même si la mode la plus courue du moment chez les jeunes Arabes (effet Jannet Comedy Club, voire Gad Elmaleh) est de se lancer dans l'humour. La vogue du stand-up est telle qu'elle ne pouvait pas ne pas s'inviter dans *Les Barons*, sorte de best-of des maris et des tics de la jeunesse des quartiers dits chauds. Volontairement souriant et positif (lire l'interview de Nabil Ben Yadir, ci-contre), le film écarte d'un revers de la main toute la problématique de la délinquance urbaine, reflétant à d'autres le soin de traiter ce qu'il n'avait pas envie de traiter. À savoir la drogue, les ames, la violence, complètement absentes de cette comédie dont on ose à peine imaginer le bordel d'ambiance qu'elle risque de provoquer dans certaines salles de cinéma.

Sébastien Ministru

LES BARONS O.C. Sortie le 4/11
Voir critique p. 67
La bande annonce du film est sur www.letelevisuel.be



INVITATION LECTEURS
Venez découvrir *Les Barons*
25 x 2 entrées
(salles et villes au choix)

Participez sur www.letelevisuel.be avant le 10/11



Nabil Ben Yadir

"Pas de drogue, pas de flingue, pas de flics"

En signant *Les Barons*, Nabil Ben Yadir tend un miroir à la communauté beur de Belgique. A voir bientôt dans le Hep tax de Jérôme Colin.

➔ Êtes-vous un baron?

NABIL BEN YADIR. - Je suis un baron à la base. Un baron, c'est un mec qui s'est inventé une justification à son inactivité. Une inactivité dont il se croit victime par la discrimination. Il se dit: "Puis-je que d'être une victime de la société, je vois choisir de ne rien faire". C'est un type qui ne fait que subir les choses, mais il est en même temps au-dessus des lois. Un baron croit maîtriser les choses, mais il ne maîtrise rien.

➔ Le film est-il inspiré par votre parcours?

N.B.Y. - Le film est très autobiographique. J'ai juste dispersé mes expériences à travers tous les personnages. Aziz, c'est moi en petit. Hassan, celui que j'aurais voulu être. Malika, c'est mon fantasme. Kader, ça aurait pu être mon père. Mourir le comédien, c'est ce que j'étais en passe de devenir si je n'avais pas décidé de quitter la "baronie" pour l'étranger!

➔ Éviter de parler des problèmes d'intégration, était-ce volontaire?

N.B.Y. - Oui. L'intégration, c'est un problème avec lequel le vis de plus des années. Je n'avais plus envie d'en parler. Je voulais faire un film qui n'était pas sombre, où on ne parle pas que des flics.

Dans tous les films où il y a des Arabes, il y a toujours une émeute et des flics. Ici, pas de drogue, pas de flingue, pas de flics. Même, en écrivant, je retombais dans ces clichés. Je voulais montrer que les barons pouvaient se poser des questions identiques à Jean, Jacques ou Pierre et tourner que les barons pouvaient se poser des questions identiques à Jean, Jacques ou Pierre et tourner dans les vrais quartiers populaires, à Schaerbeek, Molenbeek, Anderlecht. Mais j'ai aussi conscience que je ne vais pas me faire que des amis.

➔ C'est-à-dire?

N.B.Y. - Tout ce que les gens ont vu dans *Les Barons*, c'est du réel. Seuls les noms ont été changés, pour protéger les coupables. La BMW à huit, j'en ai fait partie. D'ailleurs, le passeur de permis était un voisin. On aurait pu découper sur un film social, un polar urbain ou un film à débat. Mais ce n'était pas mon but. J'ai voulu me rapprocher d'un

type d'humour à consonance sociale, tout en m'éloignant de la victimisation et de la souffrance attendue. Je risque de briser un mythe, mais dans les quartiers populaires, on n'a pas grand-chose à dire. On a surtout grandi avec les films de Louis de Funès!

➔ Comme partout ailleurs...

N.B.Y. - Oui. Ce sont les seuls que j'ai pu regarder en famille. Il n'y a ni sexe, ni violence. Et j'ai besoin de zapper pour un passage top dur. Le premier film que j'ai vu n'était pas dans les mains de Tony Montana. Le premier film que j'ai vu, il est toujours resté planqué dans l'étui du gendarme Couchot. Mon but est de rejoindre ces comédies que toutes les couches de population peuvent voir. Un peu comme le cinéma anglais, qui fait partie de mes références. Le rire est aussi la seule manière de briser l'autocensure que l'on s'impose sur certains tabous: la virginité, la culture de l'apparence, le chômage, faire rire l'autre de sa culture, de sa famille...

David Hanraut

HEP TAXI
Dimanches 8/11 - Zhing - La Deux